

# « J'aime voir le bonheur dans les yeux de celle qui me frappe » : on a assisté à un cours de BDSM

Il n'est pas inné de manier le fouet ou le martinet. Le BDSM, pratique parfois dangereuse, s'apprend aussi au sein d'une école située à Saint-Denis. Plongée dans une leçon « d'impact play ».



Marie Albatrice dispense des cours de BDSM dans un vaste espace à Saint-Denis. LP / Jean-Baptiste Quentin.



Par Bertrand Métayer



Le 17 novembre 2022 à 14h00

4

« J'ai très mal au bras ! » Le fouet semble soudain trop lourd à manier. La femme sourit en étirant son coude endolori. Face

à elle, son partenaire encaisse depuis plusieurs minutes les morsures de son fouet sur le dos et les fesses. Sans un mot. Le corps seulement secoué par quelques tressautements.

Ce jour-là, [le cours de l'école des arts sadiens](#) est consacré à « l'impact play », cette pratique BDSM (pour bondage et discipline, domination et soumission, sadisme et masochisme) consistant à infliger des coups à l'aide d'accessoires « dans une démarche de satisfaction partagée ». Un exercice que « le caractère consenti distingue d'actes punis pénalement ». Des précisions que Marie Albatrice dispense en préambule de la séance de plus de quatre heures qui se tient dans un vaste espace qu'elle occupe à Saint-Denis (SeineSaint-Denis). « La pratique n'est en aucun cas une thérapie, c'est un jeu de stimulation mentale et de gestion de la perte de contrôle », précise la dominatrice professionnelle.

Ce jour-là, ils sont cinq à venir découvrir ou approfondir des techniques qui n'ont rien d'innées. Au moment de prendre en main un fouet, un martinet ou une cravache, difficile de détendre les poignets, de trouver la bonne technique et de viser juste. Pour l'exercice de la fessée, il est rapidement évident que l'effort physique est partagé entre celui ou celle qui donne comme par ceux qui reçoivent. « La douleur et le plaisir finissent par se mêler, explique un des soumis qui passe une partie du cours enfermé dans une cage au-dessus de laquelle est installée la table où travaillent les élèves. J'aime aussi voir le bonheur dans les yeux de celle qui me frappe. »

Pendant deux heures, les enseignements théoriques donnent lieu à de nombreux échanges. Sur la table s'étalent de multiples accessoires aux formes fascinantes et étonnantes, en cuir, latex ou métal. Il y a aussi des tasses de thé, des bonbons et des feuilles sur lesquels certains prennent frénétiquement

des notes. Deux « majordomes » veillent à ce que chacun ne manque de rien.

**« Pendant une séance, on peut faire subir ou dire des choses très violentes. C'est important d'en parler après, de prendre le temps de redescendre. »**

Une élève aguerrie

Les règles de sécurité liées aux jeux d'impact sont sans cesse rappelées. Vérification du consentement de chacun, mise en place d'un mot de sécurité qui peut mettre fin à la séance à tout moment, zones à ne pas toucher comme la tête, le ventre ou les articulations. Tous les dangers sont clairement explicités. Comme les techniques pour soigner des plaies ou le temps nécessaire après une session pour « revenir à la réalité ».

« Il y a des enjeux de sécurité qui nous obligent à une communication très précise, explique une des élèves les plus aguerries. Pendant une séance, on peut faire subir ou dire des choses très violentes. C'est important d'en parler après, de prendre le temps de redescendre. C'est un plaisir bilatéral, mais c'est surtout un jeu basé sur un scénario. Et au final, c'est loin de l'image un peu horrible qu'on peut s'en faire. C'est un milieu très bienveillant ».



Une fois ôtés leurs habits de majordomes, deux hommes se prêtent aux apprentissages d'élèves pas tous expérimentés ni précis. « Recule un peu », « ne frappe pas si haut », « connecte-toi avec l'autre, le bras n'est que le prolongement du cerveau ». Marie Albatrice guide de la voix, détaille un mouvement, replace un élève. Les mines sont sérieuses et appliquées. « Le plus important est l'intention qu'on met dans son geste, reprend-elle. Et c'est primordial d'observer les réactions du corps ! »

Les élèves s'exercent avec différents accessoires aux formes et tailles multiples. Les sangles claquent ou caressent selon les gestes. Les maîtriser est un apprentissage très long et leurs effets ne sont pas toujours ceux qu'on imagine. « Certains fouets sont spectaculaires car ils font beaucoup de bruit, mais ils ont finalement peu d'impact, glisse une des maîtresses. Cela impressionne les novices dans les soirées mais entre nous, on sait que cela ne représente pas grand-chose... »

Pour un long exercice de fessées, la musique aide à donner le rythme et force les élèves à modérer leurs ardeurs. Les gestes se font plus précis à mesure que le cours s'étire. Assise au

côté d'un homme à genoux, une élève semble avoir pratiqué toute sa vie. Son air concentré face à la peau qui rougit ne se départit jamais d'une forme de gravité. « Je me suis découverte », lâche-t-elle tout sourire au bout d'un quart d'heure d'effort, en remerciant longuement l'homme qui s'est offert à ses mains débutantes. « Au départ, j'ai senti que c'était difficile pour elle car elle ne savait pas faire, puis elle a gagné en assurance et j'ai senti un véritable échange entre nous, glisse son partenaire. Je la remercie car c'était un très bon moment ».

« La réussite d'une séance qui peut durer de trente minutes à plusieurs heures est toujours partagée, conclut Marie Albatrice. C'est un jeu, une danse à deux. C'est important de prendre le temps pour mettre le jeu en place, de rassurer le soumis ». Au moment de partir, le plus débutant des élèves se réjouit de ses premiers pas. « C'est important d'avoir tous ces conseils, car ce sont des pratiques et des accessoires qui peuvent être dangereux, cela paraît difficile de commencer seul dans son coin, note-t-il. Mais j'ai ressenti une véritable bienveillance collective. Et j'ai très envie de recommencer ! »